

Recherches sociographiques



La baisse de la fécondité au Québec à la lumière de la sociologie québécoise

Gary Caldwell

Volume 17, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055707ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055707ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caldwell, G. (1976). La baisse de la fécondité au Québec à la lumière de la sociologie québécoise. *Recherches sociographiques*, 17(1), 7–22.
<https://doi.org/10.7202/055707ar>

LA BAISSÉ DE LA FÉCONDITÉ AU QUÉBEC À LA LUMIÈRE DE LA SOCIOLOGIE QUÉBÉCOISE

Le Québec actuel possède un niveau de fécondité non seulement très bas, mais qui risque de décroître encore.¹ Déjà intéressant en soi (surtout en regard du passé), ce phénomène revêt un intérêt particulier quand on le compare au niveau et au rythme de diminution de la fécondité que connaissent plusieurs autres sociétés industrialisées. Le niveau de fécondité au Québec a-t-il baissé plus vite et est-il actuellement inférieur à celui qui prévaut dans la plupart des sociétés industrialisées et urbanisées? Si oui, on ne peut penser comprendre cet état de choses simplement à l'aide des explications généralement utilisées sur les changements de comportement reproductif faisant suite à l'industrialisation et l'urbanisation. Il faudra plutôt raffiner ces modèles explicatifs en termes de la spécificité du contexte social québécois.

C'est là la tâche à laquelle nous nous appliquons. Nous commencerons en maintenant que le Québec se comporte de façon assez singulière en ce qui a trait à la reproduction. Ensuite nous tenterons de formuler quelques amorces d'explications en nous inspirant de l'oeuvre sociologique québécoise. Cet effort, quoique s'attachant spécifiquement à la fécondité, s'inscrit dans une tentative plus globale qui est la compréhension de la société québécoise, à travers l'analyse de l'une de ses manifestations privilégiées.²

Nos amorces ou pistes d'explication se caractérisent toutes par une mise en évidence de certaines particularités (du point de vue comparatif) quant à l'apparition, la vitesse et l'inter-relation dans le temps de certains changements dans la société québécoise. Les changements dont il est question sont d'ordre

1. Bien que le taux brut de reproduction montre des signes d'une certaine stabilisation, la fécondité des jeunes femmes risque de décroître encore. Voir à ce sujet: Jacques HENRIPIN et Evelyne LAPIERRE-ADAMCYK, *La fin de la Revanche des berceaux: qu'en pensent les Québécoises?*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1974, plus spécifiquement les pages 12, 48 et 121.

2. L'existence de variations majeures de comportement démographique d'une population (surtout de la fécondité) est, il nous semble, une évidence irréfutable d'un changement social réel et généralisé (« une mutation sociale »), à moins qu'on puisse démontrer l'existence d'un processus cyclique de variation qui se régénère lui-même. En remontant de la manifestation démographique à ce qui la provoque, on poursuit une voie d'analyse privilégiée en ce sens que cette voie dirige notre attention vers des changements qui sont de conséquence.

économique, micro-structurel et culturel (dans le sens restreint des valeurs). Nos pistes d'explication réfèrent surtout au synchronisme particulier de ces changements les uns par rapport aux autres. Nous les aborderons toutefois selon les titres suivants: une évolution de l'écart entre les « besoins » et les « ressources » des couples, les conséquences du changement des valeurs chez les femmes dans un contexte structurel où le rôle féminin lui-même a moins vite changé et, finalement, une appréciation du sort réservé aux valeurs pro-natalistes prônées par l'Église lors de l'effondrement de la position structurelle privilégiée de cette dernière.

Il s'agit donc d'abord d'établir en premier lieu le comportement singulier du Québec au point de vue de la fécondité. Parlons en termes de l'indice synthétique de fécondité, i.e. le nombre total d'enfants qu'auraient 1 000 femmes si elles se comportaient pendant leur vie féconde comme le font actuellement la totalité des femmes. Présentement (1974) cet indice est de 1 696 enfants, alors qu'il était aux alentours de 4 000 vers la fin des années cinquante — un fléchissement de cinquante pour cent en quinze ans (de 3 928 en 1959 à 1 696 en 1974). (Voir le Tableau 1.) Dans leur étude sur les aspirations familiales, Henripin et Lapierre-Adamcyk soulèvent la possibilité que les jeunes Québécoises (celles en bas de vingt et un ans en 1972 et qui ont maintenant vingt-quatre ans) ne vont pas, si elles sont capables de contrôler leur fécondité autant qu'elles le veulent (ce dont doutent les auteurs), se perpétuer.³

3. *Op. cit.*, pp. 121-123.

TABLEAU I
Fécondité et fécondité selon l'âge, Québec, 1956-1974.

ANNÉE	TAUX DE FÉCONDITÉ POUR 1000 FEMMES PAR GROUPES D'ÂGES					INDICE SYNTHÉTIQUE DE FÉCONDITÉ	TAUX BRUT DE REPRODUCTION	TAUX GLOBAL DE FÉCONDITÉ GÉNÉRALE	TAUX BRUT DE FÉCONDITÉ ^c		
	15-19	20-24	25-29	30-34	35-39					40-44	45-49
1956	33.0	194.0	227.3	168.1	112.4	41.6	4.2	3.903	1.892	119.5	30.0
1957	35.4	201.8	234.4	169.6	112.6	42.4	3.9	4.001	1.938	121.6	30.3
1958	34.5	201.6	233.0	166.8	107.9	39.5	4.0	3.937	1.920	118.7	29.3
1959	34.7	204.1	233.0	164.9	106.6	38.4	3.8	3.928	1.914	117.3	28.8
1960	34.0	199.8	220.1	157.9	100.9	37.2	3.7	3.764	1.831	111.4	27.5
1961	32.0	198.9	216.5	155.6	96.1	37.2	3.6	3.700	1.786	108.6	26.6
1962	30.5	195.5	208.5	151.6	91.4	34.8	3.0	3.577	1.740	104.4	25.7
1963	30.2	193.7	202.8	145.3	87.1	32.1	3.0	3.471	1.694	101.0	24.9
1964	28.2	185.3	197.2	140.7	81.3	30.9	2.9	3.333	1.616	96.7	24.0
1965	26.9	168.6	179.2	121.2	73.6	26.6	2.7	2.994	1.450	87.1	21.5
1966	25.8	150.3	160.8	105.3	62.2	22.2	2.3	2.645	1.284	77.4	19.5
1967	23.5	139.5	144.0	90.3	53.2	18.3	2.1	2.356	1.154	69.7	17.8
1968	22.5	128.4	137.1	84.2	45.9	15.3	1.8	2.178	1.053	65.0	17.0
1969	22.5	121.0	135.8	81.4	43.4	13.2	1.3	2.093	1.014	63.1	16.6
1970	21.4	112.0	129.9	76.9	38.7	11.6	1.0	1.958	0.948	59.5	16.0
1971	21.0	110.8	131.7	77.8	35.9	10.9	0.8	1.945	0.940	59.5	15.4
1972	18.6	95.5	126.2	71.0	30.2	8.6	0.8	1.755	0.850	54.1	14.0
1973 a	18.4	95.8	128.0	68.9	27.8	6.9	0.5	1.732	0.836	54.1	14.2
1974 b	17.1	93.3	129.3	69.2	24.1	5.7	0.5	1.696	0.828	53.7	14.2

SOURCES: Ministère des affaires sociales, *Statistiques des affaires sociales: Données démographiques*, I, 7, avril 1974, tableau D-11, p. 29.
a. *Idem*, II, 6, mai 1975.

b. Estimation.

c. Régistre de la Population du Québec, inscriptions tardives comprises (Robert Maheu).

Comparé maintenant à d'autres sociétés industrielles (voir le Tableau 2), le Québec, en terme de taux global de fécondité (nombre de naissances pour toutes les femmes âgées de 10 à 49 ans), se classait, par ordre ascendant, troisième en 1971 sur une liste de vingt-quatre pays industrialisés. Seuls la Finlande et le Luxembourg avaient des taux inférieurs. En termes de taux bruts (naissances par mille de population), le Québec se classait onzième, derrière des pays comme le Royaume-Uni, la France, les États-Unis, l'U.R.S.S. et le Japon. Toutefois, son taux brut était légèrement supérieur à celui des pays Scandinaves, d'Europe Centrale et d'Europe de l'Est où la dernière grande guerre et l'avortement sur demande y sont probablement pour quelque chose.

TABLEAU 2

Les taux contemporains de fécondité dans vingt-quatre sociétés industrialisées.

PAYS ¹	ANNÉE	TAUX GLOBAL DE FÉCONDITÉ GÉNÉRALE (TFG) ²	ANNÉE	TAUX BRUT DE NATALITÉ (TBN) ³	RANG PAR TAUX BRUT DE NATALITÉ
1. Finlande	1970	47.5	1971	13.1	2
2. Luxembourg	1971	47.9	1971	13.2	3
3. Québec ⁴	1971	49.0	1971	15.4	11
4. Hongrie	1971	49.2	1971	14.6	7
5. Rép. Dém. Allemande ⁵ ...	1971	51.1	1971	13.8	4
6. Danemark	1970	53.2	1971	15.2	9
7. Suède	1971	54.4	1971	14.1	5
8. Bulgarie	1970	54.8	1971	16.0	12
9. Pologne	1971	55.0	1971	17.2	19
10. Rép. Féd. Allemande	1969	55.4	1971	12.8	1
11. URSS	1970	56.0	1971	17.8	22
12. Grèce	1971	56.6	1971	16.0	12
13. Autriche	1970	56.9	1971	14.6	7
14. Suisse	1970	56.9	1971	15.2	9
15. Tchécoslovaquie	1971	57.1	1971	16.5	15
16. Canada	1960	58.7	1971	17.2	15
17. Italie	1971	58.9	1971	16.8	17
18. États-Unis	1971	59.3	1971	17.3	21
19. Japon	1971	59.9	1971	19.2	23
20. France	1970	60.5	1971	17.2	19
21. Portugal	1971	61.9	1970	19.3	24
22. Royaume-Uni	1970	62.0	1971	16.2	14
23. Belgique ⁶	1968	64.0	1971	14.5	6
24. Norvège	1971	65.0	1971	16.8	17

SOURCE: Nations Unies, *Annuaire statistique 1972*, New York, 1973, pp. 84-94.

1. Dans l'ordre ascendant par taux de fécondité générale.
2. Naissances par 1 000 femmes âgées de 10 à 49 ans.
3. Naissances par 1 000 de population.
4. Le TFG est par 1 000 femmes âgées de 10 à 49, contrairement au taux actuellement cité dans l'*Annuaire statistique*, lequel est par 1 000 femmes de 14 à 49, ce qui donne un taux de 59.5.
5. Y compris Berlin-Est.
6. Le TFG est par 1 000 femmes âgées de 15 à 49 ans.

On peut dire alors, à moins d'être contredit par des données synthétiques comparables, qu'en termes de basse fécondité, le Québec se classait, au début des années soixante-dix, avant la plupart des sociétés industrialisées, surtout celles qui sont, comme elle, hors de l'Europe; il a de plus atteint ce bas niveau dans une période extrêmement courte.

En conséquence, pour mieux comprendre les causes de la baisse de la fécondité au Québec, nous ne devons pas nous limiter aux formulations générales de la socio-démographie sur les tendances de la fécondité dans les sociétés

industrialisées. Il faudra plutôt reprendre ou raffiner ces modèles explicatifs en fonction du caractère spécifique du contexte social québécois. Pour ce faire nous faisons donc appel à deux traditions intellectuelles distinctes: la socio-démographie et le corpus de l'oeuvre sociologique québécoise.

Ces deux traditions se complètent mutuellement en ce qui concerne notre propos, ce qui est bien illustré par le fait qu'aucune de nos soi-disant amorces ou pistes d'explication élaborées plus loin n'est originale, ni quant à sa formulation, inspirée de la socio-démographie, ni quant à son contenu spécifique, suggéré par les travaux des sociologues québécois. La contribution présumée de ce travail consiste à soumettre le premier à l'éclairage de l'autre.

I. LES COMPORTEMENTS ÉCONOMIQUES

La première piste explicative emprunte le modèle de Hawthorne lequel, pour expliquer des variations de fécondité, met en relation les variables « ressources », « goûts » et « coûts ». Par ce modèle, Hawthorne réduit les déterminants sociaux de la fécondité habituellement avancés par les sociologues — comme l'urbanisation ou la classe sociale — à ce qu'il considère des facteurs plus immédiats: soit les ressources économiques disponibles aux couples, leurs goûts ou plutôt ce qu'ils perçoivent comme leurs besoins et, en troisième lieu, les coûts qu'occasionnent les enfants. Je ne veux pas ici justifier ce modèle que d'aucuns qualifient « d'utilitaire »; je réfère plutôt le lecteur à l'ouvrage de Hawthorne.⁴ Qu'il suffise seulement de dire en gros que d'après ce modèle, le niveau de fécondité est fonction des trois variables qui, de leur côté ne sont pas indépendantes l'une par rapport à l'autre. Passons maintenant tout de suite à l'élaboration de notre première piste, en utilisant les termes de ce modèle.

Au cours des vingt années de 1950 à 1969 inclusivement *les couples québécois ont connu un accroissement considérable de leurs ressources économiques*. En effet, le revenu personnel disponible *per capita* au Québec était de \$856 en 1950, alors qu'il atteignait \$2 176 en 1969. (Voir le Tableau 3.) Cet accroissement constitue une augmentation réelle (en dollars constants) du pouvoir d'achat de soixante pour cent.⁵ En passant, on note que le rythme de l'accroissement, pris par périodes de cinq ans à la fois, était surtout élevé au début des années cinquante et des années soixante-dix. (Voir la dernière colonne du Tableau 3.)

4. Geoffre HAWTHORNE, *The Sociology of Fertility*, London, Collier-MacMillan, 1970, surtout les chapitres 4 et 6.

5. De 61% précisément.

TABLEAU 3

Revenu personnel disponible (RPD) per capita, Québec, 1950-1973.

ANNÉE	RPD PER CAPITA		CHANGEMENT ANNUEL DU POUVOIR D'ACHAT (en pourcentage)
	Dollars courants ¹	Dollars constants ² (100 = 1961)	
1950	856	1 079	6.4
51	931	1 081	4.7
52	1 002	1 112	4.8
53	1 045	1 170	5.2
54	1 054	1 170	0.0
			$\bar{x} = 3.6$
1955	1 068	1 185	1.3
56	1 150	1 254	5.8
57	1 211	1 283	2.3
58	1 251	1 289	0.5
59	1 280	1 306	1.3
			$\bar{x} = 2.2$
1960	1 312	1 325	1.5
61	1 346	1 346	1.6
62	1 421	1 407	4.5
63	1 471	1 428	1.5
64	1 562	1 484	3.9
			$\bar{x} = 2.6$
1965	1 689	1 484	0.0
66	1 802	1 622	9.3
67	1 940	1 688	4.1
68	2 037	1 691	0.2
69	2 176	1 741	3.0
			$\bar{x} = 3.3$
1970	2 288	1 762	1.2
71	2 469	1 852	5.3
72	2 767	1 992	7.6
73	3 083	2 035	2.2
			$\bar{x} = 4.1$
Gain de pouvoir d'achat, 1950-1969 (inclusivement): 61%.			
Gain de pouvoir d'achat, 1950-1973 (inclusivement): 89%.			

1. Les montants per capita étaient calculés à partir des chiffres globaux fournis par Statistiques Canada et qui sont destinés à apparaître dans la publication SC-13-535.

2. Les dollars constants expriment le pouvoir d'achat en fonction du dollar de 1961. Le pouvoir d'achat est déterminé en divisant cent (100) par l'indice des prix aux consommateurs.

Parallèlement à cette augmentation considérable des « ressources » dans les foyers québécois, le Québec expérimentait un rythme d'urbanisation accéléré avec comme conséquence un changement radical de « l'utilité économique » des enfants. De « ressources » qu'ils avaient pu être en milieu rural, les enfants en ville occasionnaient surtout des « coûts ». Dans leur étude qui portait sur l'évolution du revenu *per capita* et le cycle familial dans la ville de Québec en 1945, Lamontagne et Falardeau illustraient bien la thèse courante en sociologie qui dit que les familles nombreuses ne sont plus fonctionnelles, économiquement, en milieu urbain.⁶ Les familles nombreuses urbaines du Québec d'après-guerre se condamnaient à un revenu *per capita* décroissant jusqu'à ce que le père de famille ait atteint la fin de la cinquantaine. Il semble bien que les Québécois ont fini par s'en rendre compte même si le contrôle des naissances n'a commencé à se faire sentir dans les familles canadiennes-françaises de Montréal qu'après 1925.⁷

Malgré tout, les familles québécoises n'étaient-elles pas bien placées, grâce à l'augmentation de leurs ressources, pour faire face aux coûts accrus occasionnés par « l'inutilité » économique des enfants. La réponse aurait pu être affirmative si la variable « goûts ou besoins » du modèle de Hawthorne était demeurée constante. Or il n'en est rien. D'ailleurs, Hawthorne en développant son modèle montre que la plupart du temps (quoique pas toujours) les besoins et les goûts progressent parallèlement aux ressources nouvellement acquises.

La première piste que nous avons à suggérer est donc que dans le Québec d'après-guerre (pas nécessairement avant la guerre comme nous le verrons) *les goûts ou les besoins ont évolué plus rapidement que les ressources avec des conséquences négatives sur la fécondité.*

Poursuivons cette piste un peu en faisant l'historique de l'évolution récente de la relation « goûts » — « ressources » au Québec. Par le passé les goûts, loin de surpasser les ressources, ne se sont même pas toujours développés au même rythme que ces dernières. À cet égard, la période de la grande crise et ses influences sur la fécondité nous en dit long. En comparant la structure d'âge de la population francophone du Québec avec celle des populations anglophones du Québec et de l'Ontario au moment du recensement de 1941, on constate avec étonnement combien peu sont affectés les groupes d'âge 0 à 4 et 5 à 9 chez

6. Maurice LAMONTAGNE et J.-C. FALARDEAU, « The Life Cycle of French-Canadian Urban Families », *Canadian Journal of Economic and Political Science*, XLIII, 2, May 1947, pp. 233-247.

7. Jacques HENRIPIN, « From Acceptance of Nature to Control: The Demography of the French-Canadians since the Seventeenth Century », *Canadian Journal of Economic and Political Science* XXIII, February 1957, pp. 10-19.

Dans son *Tendances et facteurs de la fécondité au Canada* (Ottawa, B.F.S., 1968), HENRIPIN démontre qu'il existait une différence entre la fécondité urbaine et rurale au Québec depuis au moins le début du siècle. En 1961 les couples urbains québécois avaient une fécondité inférieure de 32% à celle des couples ruraux (p. 89).

les francophones par rapport à ceux des deux autres populations.⁸ Miner avait déjà remarqué la stabilité des naissances en milieu rural canadien-français durant la crise.⁹

On peut présumer que les goûts et l'évaluation subséquente des coûts qu'entraînaient les enfants étaient alors au Québec *relativement* peu influencés par le reste de l'Amérique du Nord. L'étude de Miner n'est pas représentative du Québec rural de la période dite « traditionnelle » et son auteur ne le prétend pas non plus (à ma connaissance); tout de même, elle témoigne de la faible pénétration des goûts et des valeurs nord-américaines, du moins dans les paroisses rurales longeant le fleuve Saint-Laurent.¹⁰

Depuis la guerre, les Québécois sont toutefois entrés à pleines voiles dans la société de consommation. Les valeurs continentales ont pénétré très efficacement le milieu québécois grâce surtout à la naissance de nouveaux média qui se sont généralisés, opérant sur un fond symbolique très homogène. De nouveaux goûts et besoins ont été créés dans toutes les couches de la société. Fortin et Tremblay dans leur étude classique (mais hélas trop peu exploitée) sur les comportements économiques de la famille salariée du Québec en 1959¹¹ ont insisté sur l'apparition de même que sur l'homogénéisation de ces nouveaux besoins, notamment dans le domaine du mobilier, de l'automobile, de l'assurance et de la récréation. La citation qui suit sur l'élasticité des besoins fait partie d'une analyse très articulée sur la structure des besoins, laquelle analyse est riche en implications en ce qui nous concerne:

« Les besoins pour l'automobile, l'assurance, les loisirs et le mobilier s'accroissent par un double mécanisme: le montant absolu des dépenses de même que la proportion du revenu

8. Pourtant, en se référant à l'article de Réjean LACHAPPELLE, « La fécondité au Québec et en Ontario, quelques éléments de comparaison » (Congrès de la société canadienne des sociologues et anthropologues, Toronto, avril 1974), on constate que le fléchissement de la fécondité entre les périodes 1926-1931 et 1931-1936 était plus marqué en termes absolus, au Québec — qu'il s'agisse de fécondité synthétique ou par âges — qu'en Ontario. La seule conclusion que je puisse tirer de ces deux observations, qui semblent contradictoires, c'est que le fléchissement québécois faisait partie d'une tendance de fond vers le bas très prononcée (de laquelle parle d'ailleurs Lachapelle) et ne provoquait pas, ainsi, une rupture aussi marquée dans la pyramide d'âges que celle constatée chez les anglophones.

Cette interprétation semblerait confirmée par le fait qu'après, la reprise fut beaucoup plus marquée en Ontario. En effet, si on compare les deux générations québécoises et ontariennes durant les périodes 1907-1911 et 1922-1926 (toujours selon les données de Lachapelle), la première atteignant sa période de fécondité maximale en pleine crise et la deuxième ayant commencé sa vie féconde bien après la crise, on constate des descendance finales de 3 359 et 3 547 respectivement au Québec, de 2 329 et 3 025 en Ontario.

9. Horace MINER, *St. Denis: a French-Canadian Parish*, Chicago, Chicago University Press, 1939.

10. Les paroisses du deuxième et du troisième niveaux, plus récentes, avaient aussi une base économique différente, moins solide que les paroisses du bord du fleuve; cette différence se répercute sur le degré d'intégration sociale, la production de membres de l'élite et les échanges entre les paroisses. On n'a qu'à comparer les paroisses du deuxième et troisième niveaux derrière Saint-Denis (Saint-Philippe-de-Néri et Mont-Carmel) pour se rendre compte de ces différences. Voir aussi à ce sujet l'introduction de « L'habitant de Saint-Justin » de Léon GÉRIN dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada, 2e série, IV, pp. 139-216*.

11. Marc-Adélaïd TREMBLAY et Gérald FORTIN, *Les comportements économiques de la famille salariée du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964.

qui est consacrée à ces postes augmente avec l'accroissement du revenu. C'est d'ailleurs par rapport à ces besoins nouveaux que les privations sont le plus vivement ressenties. C'est à ce niveau qu'agit avec le plus de vigueur la publicité commerciale. Il semble que ce soient ces quatre besoins nouveaux qui influencent le plus le comportement économique des familles. Une augmentation du revenu se traduit presque spontanément par une augmentation des dépenses dans ces divers secteurs. »¹²

L'homogénéisation des besoins a beaucoup frappé Tremblay et Fortin:

« Seul le revenu disponible influençait de façon systématique la manière dont les besoins étaient satisfaits. On arrive à la même conclusion lorsqu'on analyse les privations ressenties par les différents sous-groupes. Pour un même niveau de revenu la strate et l'occupation n'ont aucune influence sur le genre de privations subies par les familles. C'est là un nouvel indice de la grande homogénéité des besoins dans toute la population. »¹³

Cette homogénéisation comprend la disparition de différences entre les valeurs d'une société rurale traditionnelle et celles d'une société de type urbain. En effet, les goûts et aspirations en ces milieux ruraux classés comme traditionnels dans l'étude différaient sensiblement des goûts de la population dans une société urbaine orientée vers la consommation *mais*:

« À partir de nos études sur le milieu rural, nous faisons l'hypothèse que le désir nouveau d'un standard de vie élevé était en train de transformer complètement les valeurs et l'organisation sociale du milieu rural. La présente étude confirme cette hypothèse et suggère que la transformation est déjà réalisée en bonne partie. »¹⁴

Et ces remarques portaient sur le Québec de 1959, alors que 53% seulement des salariés canadiens-français possédaient une automobile.¹⁵ Cette année-là, il y avait au Québec 16 véhicules-automobiles par cent habitants contre 28 en Ontario.¹⁶

En fait, la dynamique existant entre les variables « ressources », « goûts » ou « besoins » et « coûts », se résume fondamentalement, dans ce cas précis du Québec, aux deux processus de l'industrialisation et de la consommation et à leur rythme respectif d'implantation l'un par rapport à l'autre. En effet, avant la deuxième guerre mondiale et immédiatement après, l'industrialisation et la monétisation qui en résulte se sont développées très vite au Québec alors que les goûts (consommation) n'évoluaient pas aussi rapidement.¹⁷ Les revenus augmentaient donc plus vite que les coûts, ce qui a permis aux Québécois de maintenir un taux de fécondité qui, même pendant la crise, n'a pas beaucoup dévié de la tendance de fond; par contre, les autres populations d'Amérique, étant donné leurs niveaux de besoins et une chute soudaine de leurs ressources,

12. *Idem.*

13. *Idem.*, p. 122.

14. *Idem.*, p. 110.

15. *Idem.*, p. 98.

16. CALDWELL and CZARNOCKI, « Interpreting Social Change in Post-War Quebec in a Quebec-Ontario Perspective: A Preliminary Report », Congrès de la société canadienne de sociologie et anthropologie, Edmonton, mai 1975.

17. Le commentaire de Rioux en 1959 dans ce sens est très intéressant. Voir: Marcel RIOUX, « Remarks on the Socio-Cultural Development of French Canada », dans MARTIN et RIOUX, *French-Canadian Society*, Toronto, McClelland, 1964.

ont fait fléchir leur taux de fécondité de façon assez dramatique parce qu'ils percevaient les enfants comme sources de coûts trop élevés dans les circonstances.

Par contre, avec la guerre et certains changements survenus durant la même période, les goûts et les besoins se sont développés de telle sorte que la situation privilégiée des Québécois quant aux ressources s'est trouvée complètement renversée. Bien vite les coûts des goûts ont atteint et même dépassé les ressources. Parmi les changements ayant contribué à ce renversement, mentionnons la possession généralisée d'appareils-récepteurs de radio vers la fin des années trente;¹⁸ un mouvement accéléré des travailleurs vers l'industrie pendant la guerre,¹⁹ et surtout et avant tout, l'accessibilité quasi-universelle à la télévision vers la fin des années cinquante.²⁰

À la suite de tous ces développements, le Québec est devenu aussi vulnérable (même plus) que le reste de l'Amérique face à la publicité et à la consommation. De plus, l'homogénéité de l'univers symbolique (héritage non encore dissipé d'une société traditionnelle) sur lequel se sont branchés ces média a fait que les nouveaux goûts et besoins se sont répandus très rapidement à travers toute une société qui, de plus, avait acquis très peu de résistance à ce genre de sollicitations. L'apparition de publicistes francophones, capable de manier efficacement cet univers symbolique a accentué davantage ce processus.²¹ Ce qui avait été dans le passé un facteur d'isolement — un univers symbolique distinct et homogène — est devenu une voie d'accès privilégiée.

La formation des goûts et des besoins, dans le Québec contemporain, n'accuse donc plus de retard relativement à l'Amérique environnante.²² C'est là d'ailleurs que réside le fond du problème — si une baisse aussi remarquable de la fécondité en est un. Les goûts des Québécois sont largement formés à travers des modèles émanant du reste du continent où les ressources des familles sont nettement supérieures. Le revenu familial en Ontario surpasse d'environ 20% celui des familles du Québec.²³ Le revenu familial aux États-Unis est, au minimum, supérieur de la moitié à celui des Québécois.²⁴ Ce retard des ressources par rapports aux goûts — ce qui constitue un renversement de la situation d'avant-guerre — se manifeste concrètement par le niveau élevé et sans cesse

18. Elzéar LAVOIE, « L'évolution de la radio au Canada français avant 1940 », *Recherches sociographiques*, XII, 1, janvier-avril 1971.

19. FIRESTONE, « Recent Industrial Growth », dans J.-C. FALARDEAU (ed), *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1953.

20. Nathan KEYFITZ, « Population Problems », dans RIOUX et MARTIN, *op. cit.*; CALDWELL et CZARNOCKI, *op. cit.*

21. Frederick ELKIN, *Rebels and Colleagues*, Montréal, McGill-Queen's Universities Press, 1973.

22. Tout cela se conforme assez bien aux prédictions de Rioux, même si ce dernier n'a pas prévu les répercussions possible sur le plan de la fécondité. (Voir note¹⁷.)

23. Voir le Tableau 4. Toutefois, au niveau des individus (par opposition aux familles), la position des Québécois par rapport aux Ontariens, s'est améliorée.

24. KUBATH et THORNTON, *A Statistical Profile of Canadian Society*, Toronto, Mc-Graw-Hill Ryerson, 1974, p. 190.

croissant de la dette à la consommation des Québécois. Une augmentation annuelle moyenne du revenu personnel disponible de 7.4% pour la période de 1951 à 1970 s'accompagne d'une augmentation annuelle moyenne de 13.4% de la dette à la consommation;²⁵ et par conséquent la proportion du revenu personnel destiné au paiement des créanciers a augmenté de 9% à 24% pour la même période.²⁶

TABLEAU 4

Revenu familial médian, Québec et Ontario, 1951-1971.
(en dollars courants, sauf pour 1967)

ANNÉE	QUÉBEC	ONTARIO	DIFFÉRENCE DE REVENU $\frac{(O-Q)}{Q}$
1951	3 128	3 499	12
1954	3 466	4 034	16
1957	3 888	4 506	16
1959	4 125	4 916	19
1961	4 652	5 389	16
1965	5 479	6 620	21
1967	5 691	6 524	15
1969	7 499	9 048	22
1971	8 706	10 546	21

SOURCES: 1951-1965: *Income Distributions, Incomes of Non-Farm Families and Individuals in Canada, Selected Years 1951-1965*, Ottawa, D.B.S. 1969, Cat. No. 13-529; 1967: *Comparative Income Distributions, 1965-1967*, Ottawa, D.B.S. 1971, Cat. No. SC 13-539; 1969: *Income Distributions by Size in Canada, 1969*, Ottawa, D.B.S., Cat. No. CS 13-544; 1971: *Income Distribution Size in Canada*, Ottawa, Information Canada, 1973, Cat. No. SC 13-207.
a. En dollars constants, dollar de 1961.

Il ne serait donc pas étonnant que les Québécois possédant des goûts coûteux, mais dépourvus de ressources suffisantes à les satisfaire et criblés de dettes par-dessus le marché, aient perçu les enfants à venir comme une entrave à leur liberté de consommateurs.²⁷

25. La Fédération des ACEF du Québec, *Les Assoiffés du Crédit*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 38.

26. *Idem*, p. 32.

27. Il est intéressant de noter que HENRIPIN et LAPIERRE-ADAMCYK (*op. cit.*) constatent à la page 77 que, en ce qui concerne les motifs ramenant les mères au marché du travail, le motif matérialiste « revenu d'appoint » pour améliorer le niveau de vie est plus fort chez les francophones que chez les anglophones pour qui le motif « intérêt au travail » prime. Cependant ces comparaisons des groupes linguistiques ne comportent pas de contrôle sur la classe sociale.

II. LES STRUCTURES FAMILIALES

Nous laissons maintenant les raisons d'ordre économique pouvant agir sur la fécondité pour explorer des pistes impliquant des structures sociales au niveau de la famille, soit la ségrégation des rôles et le réseau de parenté. L'évolution plus rapide du contenu du rôle féminin par rapport à celle de la ségrégation des rôles, et l'effet du renforcement du réseau de parenté sur le tout, constituait peut-être une dynamique qui n'est pas étrangère à la baisse de la fécondité.

Certains chercheurs suggèrent que la ségrégation des rôles s'est maintenue dans les familles québécoises au moins jusqu'aux années soixante.²⁸ Les tâches reliées à la tenue de la maison, aux questions d'ordre familial et à l'éducation des enfants revenaient aux femmes, aux mères.

D'après la socio-démographie, la ségrégation des rôles s'accompagne habituellement d'un haut niveau de fécondité.²⁹ Le raisonnement avancé pour tenter d'expliquer ce parallélisme est que là où les rôles sont clairement définis et séparés, la communication entre conjoints s'en trouve réduite, ce qui rend une planification familiale efficace plus problématique. Ce facteur a dû certainement jouer dans le Québec traditionnel alors que le rôle féminin, en plus d'être bien défini et distinct, avait un contenu fortement orienté vers les enfants et la famille.

Si les rôles étaient encore séparés dans le Québec des années soixante, le contenu du rôle féminin avait par contre bien évolué. C'est dans un climat de détente des moeurs sexuelles et de liberté économique que les jeunes Québécoises ont grandi et ont été socialisées. Cette socialisation nouvelle, effectuée à travers les valeurs véhiculées par les média, s'est concrétisée par l'entrée des femmes sur le marché du travail,³⁰ leur usage de contraceptifs,³¹ leur accès à une éducation supérieure et leurs nouveaux droits civils en matière de propriété et de mariage. Ainsi le contenu du rôle féminin qui était auparavant une incitation aux familles nombreuses devenait si différent qu'une famille de plus de trois enfants était souvent considérée comme indésirable,³² comme un frein à la liberté. Notons de plus que cette évolution des aspirations et des valeurs attachées au rôle féminin s'est trouvée renforcée par une généralisation de l'information sur la contraception et une accessibilité plus grande des contraceptifs.

En somme les Québécoises francophones avaient beaucoup moins le goût d'avoir des enfants et elles possédaient le pouvoir social et les moyens techniques pour faire respecter leurs désirs. Les hommes québécois, qui eux souhai-

28. Philippe GARIGUE, *La vie familiale des Canadiens français*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1962. Colette MOREUX, *Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1969.

29. L. RAINWATER et K.K. WEINSTEIN, *And the Poor Get Children*, Chicago, Quadrangle, 1960. R. HILL et al., *The Family and Population Control*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1959.

30. Voir: HENRIPIN et LAPIERRE-ADAMCYK, *op. cit.*, p. 68.

31. *Idem*, pp. 103-106.

32. *Idem*, pp. 34 et 46.

taient souvent plus d'enfants,³³ s'en remettaient aux vœux de leurs femmes quant à la grandeur de leur famille (un, deux ou trois enfants, mais rarement quatre),³⁴ à cause de la persistance de la ségrégation des rôles. Nous avançons donc la possibilité que *la persistance de la ségrégation des rôles, de concert avec le nouveau contenu du rôle féminin et les connaissances techniques nécessaires (contraception) ont agi pendant les années soixante comme un frein à la fécondité.*

Un autre élément de la structure familiale a influencé de façon importante la fécondité, soit le réseau de parenté. Malgré une urbanisation assez généralisée au Québec, on retrouve encore pendant les années soixante, quoique modifiée, cette structure familiale que constitue un réseau de parenté étendu à l'intérieur duquel des contacts suivis sont maintenus. Rioux et Garigue insistent tous deux sur le fait que durant les années soixante le réseau de parenté étendu subsistait au Québec.³⁵ Le nombre de parents qu'une personne donnée pouvait nommer à Montréal s'est avéré huit fois plus élevé que le nombre de parents connus par individu dans une étude similaire, effectuée aux États-Unis.

Un réseau de parenté étendu, à l'intérieur duquel les contacts sont suivis, sert comme un refuge émotif ou social, refuge qu'un jeune qui ne bénéficie pas d'une telle parenté pourrait être tenté de chercher dans le mariage. Un réseau de parenté étendu non seulement retarde les mariages, mais il en diminue aussi le nombre. Ces deux effets, nuptialité tardive et faible, ont une influence négative sur la fécondité.

Alors *le maintien de réseaux de parenté étendu, quoique modifié, a pu jouer contre la fécondité pendant la période des années soixante.* Bien sûr, le réseau de parenté étendu a toujours existé au Québec; mais alors qu'autrefois plusieurs facteurs favorables à la fécondité empêchaient d'en percevoir les effets négatifs, il se combinait dans la période d'après-guerre à d'autres facteurs nouveaux pour freiner la fécondité. D'ailleurs il se pourrait que les deux structures familiales que nous avons évoquées, réseau de parenté étendu et ségrégation des rôles se soient renforcées mutuellement dans leur effet négatif sur la fécondité: des contacts fréquents à l'intérieur de la parenté maintiennent et renforcent le processus de socialisation à des rôles distincts en ce qui touche à « la famille ».

Notons toutefois en passant que le réseau de parenté étendu dont nous parlons ne peut se maintenir bien longtemps, faute de personnes pour le peupler; et que les Québécois se marient maintenant en presque aussi grand nombre et presque aussi tôt que leurs voisins de l'Ontario.³⁶

33. *Idem*, p. 38.

34. *Ibid.*

35. Philippe GARIGUE, « French-Canadian Kinship and Urban Life », *American Anthropologist*, LVIII, 6, décembre 1956, pp. 1090-1101. Marcel RIOUX, « Kinship Recognition and Urbanization in French Canada », *Contributions to Anthropology*, Musée National du Canada, bulletin no. 173, 1959, pp. 1-11.

36. Statistique Canada, *La statistique de l'État civil. Vol. II, Mariages et divorces*, 1973, SC-84-205.

III. LES VALEURS TRADITIONNELLES

La dernière piste nous amène à aborder le phénomène dans la perspective des valeurs: plus spécifiquement, il s'agit de la vitesse étonnante avec laquelle les femmes québécoises ont délaissé les valeurs et aspirations traditionnelles du rôle féminin d'autrefois (familles nombreuses, épanouissement de la femme dans la maternité, refus du contrôle des naissances, etc.) pour en adopter de nouvelles.

Colette Moreux suggère que les anciennes valeurs n'étaient pas aussi intériorisées que leur pratique générale pourrait nous le laisser penser.³⁷ Deux types de phénomènes ayant existé dans la société traditionnelle québécoise nous permettent d'endosser cette hypothèse: d'une part des indices de désorganisation familiale comme l'inceste, l'infanticide et l'avortement³⁸ et d'autre part des témoignages de luttes et de désaccords entre prêtres et paroissiens à plusieurs endroits.³⁹ On commence à pouvoir documenter l'existence de ces types de déviation par le passé, maintenant que la production de « connaissances » sur le Québec n'est plus la seule prérogative de ceux-là même voués à la propagation des valeurs en question.

La conclusion qui s'impose est qu'une fois que l'Église eût perdu son hégémonie sociale et son pouvoir de contrôle social, les défections se sont manifestées si vite chez les fidèles d'hier précisément parce qu'ils n'avaient pas intériorisé suffisamment les anciennes normes et valeurs, en un mot parce qu'ils n'avaient pas une conscience autonome mais une conscience sans cesse dirigée et maintenue de l'extérieur.⁴⁰

Une des implications d'une conscience non-autonome est qu'une fois éteint le pouvoir social de l'institution qui lui servait d'appui, il lui faut rapidement se trouver un nouveau contrôle extérieur sous une forme ou une autre, que ce soit une personnalité, un ensemble de modèles de comportements, une cause, une idéologie ou un univers symbolique qui lui apporte assurance et finalité. L'abandon des anciennes valeurs se trouve donc hâté par une très grande réceptivité à l'égard de valeurs nouvelles souvent en contradiction avec les anciennes.

Ainsi notre dernière amorce d'explication peut se formuler comme suit: *une faible intériorisation des valeurs rattachées à une fécondité élevée par le passé explique leur rejet rapide; et en conséquence une conscience morale faible et peu autonome créait un besoin et un désir de se conformer rapidement à des valeurs nouvelles qui, si elles ne sont pas explicitement anti-fécondité, du moins entrent en conflit avec la fécondité au niveau des ressources.*

37. MOREUX, *op. cit.*

38. Cette affirmation se base (d'une façon impressionniste!) sur des données que m'ont communiquées les parents de deux médecins ayant fait leur pratique au commencement du siècle dans des paroisses rurales.

39. Richard CHABOT, *Le Curé de campagne et la contestation au Québec au dix-neuvième siècle*, Montréal, H.M.H., 1975.

40. MOREUX, *op. cit.*

Ces quatre suggestions tentent de comprendre les influences ayant agi comme freins à la fécondité dans le Québec des années soixante, et jusqu'à un certain point, dans le Québec contemporain. Il reste cependant à les explorer en détail et à les documenter. De plus, les facteurs invoqués sont tous reliés à un contexte social très dynamique; en fait s'ils ont une valeur explicative, c'est qu'ils se basent sur des connaissances sociologiques relevant d'un contexte social spécifique et en mutation.

D'ailleurs, précisément parce que la situation sociale est si dynamique elle aurait pu changer depuis les années soixante et, par le fait même, la pertinence de ces suggestions peut s'en trouver réduite. Je soupçonne malgré tout que la première de nos pistes porte sur une dimension du phénomène basse-fécondité qui continuera à jouer bien au-delà de la période contemporaine. En fait, la disparité entre les ressources et les goûts est probablement le facteur le plus déterminant de tous ceux mentionnés pour rendre compte de la baisse accélérée de la fécondité au Québec; ce qui nous porte à hasarder l'opinion que le Québec devra faire face à un niveau de fécondité en-deça du seuil de remplacement à moins que ses rapports avec le reste du continent ne soient modifiés de façon appréciable.

Gary CALDWELL

*Département de sociologie,
Université Bishop's*